

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Edité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnière
PARIS

Justin Godart

SOUS-SECRÉTAIRE D'ÉTAT DU SERVICE DE SANTÉ

Abonnement pour la France... 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger... 20 Frs

LE REPOS APRÈS LA BATAILLE



Au repos après de rudes journées de bataille dans des terres détrempées, les Sénégalais, qui sont fort soigneux de leur équipement, lavent leurs effets souillés de boue au ruisseau du village où ils sont cantonnés pour quelques jours.



Rentrant après une marche pénible au village où est leur cantonnement, nos Sénégalais se hâtent d'abord vers la fontaine dont l'eau vive les sollicite, et c'est à qui, dans la vasque, se rafraîchira le visage maculé de sueur et de boue.



Depuis le début de notre nouvelle offensive de l'Aisne, nos Sénégalais se sont à plusieurs reprises distingués par leur bravoure. Nos photographies les montrent au repos, après la bataille. En voici, dans la cour d'une ferme, quelques-uns qui procèdent au nettoyage de leurs armes et de leurs effets couverts de boue. Dans le médaillon : l'arrivée, au P. C. d'une division, des premiers prisonniers faits à la ferme d'Hurtebise. Tous paraissent exténués. Beaucoup sont blessés : l'un d'eux, au premier plan, est pansé par un camarade.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 3 au 10 Mai

SUR le front britannique s'est ouverte, le 3 mai, une nouvelle phase de la grande offensive commencée le 9 avril ; et depuis lors la bataille se poursuit sans arrêt entre Lens et Quéant. Cette nouvelle bataille a débuté brillamment ; elle a eu pour principaux théâtres les secteurs contenant Fresnoy, Oppy, Cherisy, Bullecourt, localités que reliait une ligne à peu près droite dirigée Nord-Sud. L'ennemi se voit obligé d'amener sur cette ligne des réserves importantes : trop importantes pour n'être pas à peu près tout ce dont il doit disposer dans la région ; l'artillerie et les mitrailleuses de nos alliés font des trouées effrayantes dans les masses en rassemblement et dans les troupes d'assaut. Malgré ces pertes, les Allemands opposent une résistance acharnée aux attaques britanniques et y répondent par des contre-attaques furieuses. Certaines positions sont prises, perdues et reprises plusieurs fois de suite. L'artillerie tonne sans discontinuer.

Les résultats de la journée du 3 mai sont des plus intéressants pour nos alliés ; ils ont réalisé une avance générale. Le village de Fresnoy, enlevé par les Canadiens, reste entre leurs mains ; le système de tranchées allemandes au nord d'Oppy est fortement entamé ; à l'ouest de Quéant, à Bullecourt, les Anglais sont en possession d'un élément de la ligne Hindenburg. Vers Cherisy, ils avaient progressé sur la route Arras-Cambrai, mais les positions où ils étaient parvenus leur paraissant peu sûres, ils les abandonnent pour le moment et reviennent à leur point de départ. Le même jour, les troupes britanniques opérant entre Saint-Quentin et Hargicourt enlèvent aux Allemands une bonne position appelée la ferme Malakoff. Le lendemain, les Allemands procèdent à des contre-attaques répétées et menées avec de forts effectifs, sans pouvoir ébranler les nouvelles positions de nos alliés. L'activité des troupes britanniques se manifeste principalement le 6, au nord de Gonnelieu, où elles atteignent leur but, qui était de ruiner ces ouvrages ; une opération analogue est conduite avec le même succès au sud de la Souchez. Les Allemands, au cours de cette journée, recommencent leurs contre-attaques avec autant de fureur que la veille, et partout ils sont repoussés, laissant de nombreux morts sur le terrain. Le 7 est encore une mauvaise journée pour nos ennemis : au sud de la Souchez, ils se font hacher par les mitrailleuses de nos alliés, en cherchant à reprendre quelques positions ; ils sont encore repoussés avec de grandes pertes au sud d'Oppy et près de Bullecourt. Le 8, la bataille est particulièrement intense vers Fresnoy que les Allemands cherchent à reprendre. Une première attaque réussit à pénétrer dans les tranchées des Anglais : nos alliés chassent les assaillants sur ce point ainsi qu'à l'est du village, où deux divisions ennemies se font battre sans résultat. Mais, attaqués sur un autre point par des forces supérieures, les Anglais se voient contraints, pour éviter de lourdes pertes, d'évacuer le village de Fresnoy et le bois qu'ils occupaient. Une partie du terrain qu'ils abandonnent ainsi est reprise le lendemain 8 mai, pendant que les Allemands font différentes tentatives contre les positions de nos alliés dans la même région, sans réaliser autre chose que des pertes considérables.

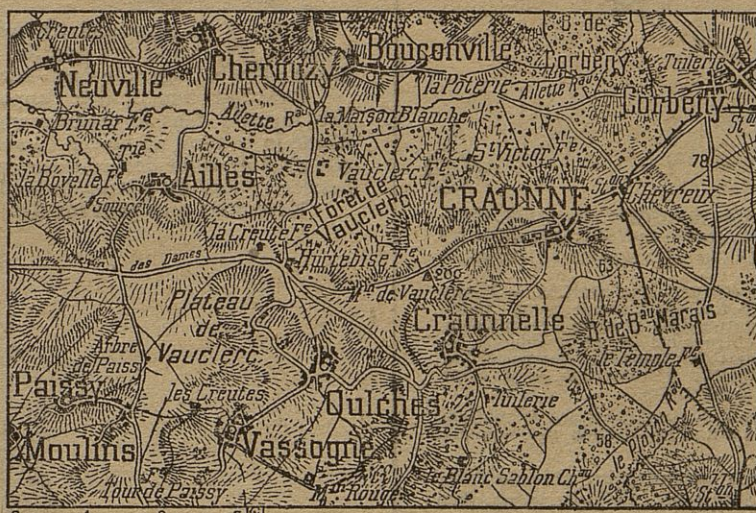
Sur le front français, de grands succès ont récompensé nos vaillantes troupes de leurs efforts. Le 3, on signale une vive agitation dans la région du chemin des Dames, puis à l'ouest du mont Cornillet et sur les hauteurs à l'est du mont Haut, où nos troupes, réduisant un îlot de résistance, capturent d'un coup 219 Boches. Le 4, se place une opération plus importante, grâce à laquelle nous devenons maîtres du village de Craonne avec plus de 150 prisonniers et de plusieurs points d'appui à l'est et au nord de cette localité. Le 16 avril, et à plusieurs reprises depuis lors, nous avons échoué dans nos tentatives pour nous emparer de cette position, une des plus fortes de la région. Le même jour, au nord-ouest de Reims, les premières lignes allemandes tombent entre nos mains sur un front de 4 kilomètres, et nous faisons là 600 prisonniers de plus. Disons tout de suite que, tous les jours suivants jusqu'au 8, le nom de Craonne revient dans les communiqués avec la relation de contre-attaques furieuses, qui n'arrivent pas à nous enlever cette position. Notre offensive est continuée le 5 avec le même bonheur ; elle s'effectue principalement aux deux extrémités du front du Soissonnais : à l'Est, sur le front Ailles-Craonne ; à l'Ouest, sur la route de Soissons à Laon, au sud-est de Vauxaillon. Dans ce dernier secteur, cette offensive nous fait atteindre les abords immédiats de la grande route de Soissons à Laon, au nord de Nanteuil-la-Fosse et de Sancy. Dans le secteur Ailles-Craonne, c'est-à-dire dans la région du chemin

des Dames, nous achevons la conquête des plateaux que nous ne tenions encore qu'en partie, depuis l'est de Cerny-en-Laonnois jusqu'à l'est de Craonne ; nous occupons les crêtes qui dominent la vallée de l'Ailette, auprès d'Ailles et de la forêt de Vauclerc. Cette brillante opération nous a permis de faire un nombre considérable de prisonniers : plus de cinq mille sont restés entre nos mains au cours de ces deux journées. La bataille continue le 6, marquée par de violents retours offensifs de l'ennemi qui jette coup sur coup de gros effectifs contre les positions que nous lui avons enlevées la veille ; partout nos troupes conservent le terrain conquis : partout elles infligent aux Allemands de nouvelles pertes, extrêmement lourdes. La perte des hauteurs qui commandent la vallée de l'Ailette équivaut pour l'ennemi à une grave défaite : aussi s'acharne-t-il à contre-attaquer le 7 et le 8, toujours avec des forces importantes ; il perd des masses d'hommes, sans compter les prisonniers dont le nombre grossit à chaque rencontre : il lui en a été pris sur ce seul front deux mille neuf cents depuis le 16 avril. Nulle part pourtant il n'arrive à nous déloger des positions que nous lui avons prises. Au contraire, nos troupes s'y consolident, s'y élargissent, et, tout en repoussant les Allemands, en les décimant, donnent au commandement le temps de préparer un nouveau bond en avant. A ce moment notre nouvelle ligne, partant de Vauxaillon, passe au nord du moulin de Laffaux, près du village d'Allemant que les Boches occupent encore, puis coupe les pentes méridionales de la cote 153, passe au nord de Braye-en-Laonnois et de Cerny-en-Laonnois ; elle traverse enfin la forêt de Vauclerc et aboutit à la cote 80 au nord-est de Craonne. Au nord-est et à peu de distance

de Craonne se trouve Chevreux, village que notre progression a dépassé. Le 9, nos troupes reprennent l'attaque au nord-est de Chevreux, enlèvent la première ligne allemande sur un front de 1.200 mètres et font 160 prisonniers. Plusieurs fois l'ennemi s'efforce de reprendre pied dans cette position : toutes ses tentatives échouent, aussi bien que celles, fort tenaces, dont il remplit cette journée sur la nouvelle ligne Vauxaillon-Craonne : il ne remporte aucun avantage, laisse le terrain couvert de morts, et c'est par centaines qu'on lui fait des prisonniers.

Une autre opération effectuée le même jour dans la région au nord-ouest de Reims nous a permis d'enlever une tranchée allemande sur un front de 400 mètres et de faire encore 100 prisonniers. On remarque depuis quelque temps que les prisonniers cueillis dans une même affaire appartiennent à des unités différentes. Le même fait a été observé sur le front britannique. C'est une conséquence

de l'usure des effectifs qui oblige les Allemands à former au dernier moment des unités de remplacement avec tout ce qui leur tombe sous la main. Signalons, en terminant, que de nombreux coups de main, tentés par les Boches sur les autres parties de notre front, ont toujours été repoussés.



LE CHEMIN DES DAMES ET CRAONNE

NOTRE COUVERTURE

M. JUSTIN GODART

SOUS-SECRÉTAIRE D'ÉTAT DU SERVICE DE SANTÉ

Pendant les premiers mois de la guerre l'organisation du service de santé donna de graves mécomptes : aussi M. Viviani décida-t-il d'en modifier la direction et de mettre à sa tête un sous-secrétaire d'Etat ; le 2 juillet 1915, son choix se portait sur M. Justin Godart, député du Rhône ; les événements ont prouvé qu'il ne pouvait être meilleur et M. Justin Godart est resté dans tous les cabinets qui se sont succédé depuis.

M. Justin Godart avait pour lui de n'appartenir à aucune Ecole et, par suite, de n'avoir aucun parti pris ; il était secondé par une vive intelligence et par une remarquable faculté d'assimilation. Le nouveau sous-secrétaire d'Etat se mit résolument à l'œuvre, n'ayant qu'un but : le soulagement immédiat des malades et des blessés. Il écouta les conseils, les provoqua parfois, prit des décisions rapides et les appliqua aussitôt. Toutes les découvertes de la science, toutes les améliorations, il les accepta d'où qu'elles vinssent. Le secret du succès de M. Justin Godart est tout dans cette méthode de rapidité dans la décision, de volonté dans l'exécution ; ajoutons-y une grande bienveillance pour ses subordonnés.

M. Justin Godart est né à Lyon le 26 novembre 1871 ; avocat, il fut élu pour la première fois le 20 mai 1906 député de la 1^{re} circonscription de Lyon ; il a été constamment réélu depuis. A la Chambre il s'est spécialisé dans les questions du travail ; en 1914, il fut élu vice-président de la Chambre.

LE SERVICE RADIOLOGIQUE DE L'ARMÉE

L'effort accompli par le service de santé pour s'adapter aux conditions particulières de la guerre est considérable et, sous l'énergique initiative de son sous-secrétaire d'Etat, M. J. Godart, les améliorations succèdent aux améliorations. L'expérience des premiers mois de guerre ayant montré qu'il était indispensable de substituer, à la chirurgie tardive de l'arrière, une chirurgie immédiate ou précoce de l'avant, on s'est efforcé de réaliser l'installation de centres chirurgicaux à proximité du front en constituant des hôpitaux de campagne, des ambulances chirurgicales automobiles, des équipes volantes automobiles.

Nous avons, dans un précédent article, fait connaître à nos lecteurs les principales lignes de cette question.

Mais, de toute nécessité, de telles formations doivent profiter des perfectionnements en rapport avec les conditions de la chirurgie moderne, on ne peut donc concevoir, surtout en pratique de guerre (1), un hôpital de chirurgie sans service de radiologie. Cependant il faut signaler que dans la guerre actuelle le service radiologique de campagne a fonctionné pour la première fois. Jamais jusqu'ici, même dans la campagne des Balkans, il n'en avait été fait usage.

Grâce aux efforts coordonnés dirigés par M. Godart, le service de l'avant est actuellement en possession d'un matériel radiologique suffisant ; quant au service de l'arrière, il possède les multiples installations civiles du temps de paix auxquelles sont venues s'ajouter l'instrumentation nécessitée par l'ouverture d'hôpitaux complémentaires improvisés.

Nous n'envisagerons que le service radiologique de l'avant, car, pour mesurer à sa juste valeur l'immensité de l'effort accompli, il est surtout utile d'étudier l'organisation dans ses parties de création nouvelle et c'est pour l'avant que le gros effort a été accompli.

Qu'existait-il au début de la guerre ? Rien ou presque rien (2) puisque en fin juillet 1914, en dehors des installations fixes des hôpitaux civils et militaires, l'armée ne possédait que ses appareils transportables, appareillages d'ailleurs incomplets qui n'avaient ni cupule protectrice de l'ampoule, ni diaphragmes, ni table d'examen.

Dès le 10 août 1914, on met en chantier 12 équipages radiologiques de campagne comportant chacun un service complet avec ses groupes électriques ; les deux premiers sont envoyés au front le 27 août, les autres sont répartis ultérieurement tant au front que dans le territoire.

Dès le milieu de 1916, le service radiologique prenait des proportions importantes. Il était établi 330 postes fixes pour les armées et le territoire auxquels venaient s'ajouter des formations mobiles ; 65 équipages d'armée et de région, 21 formations radiologiques annexées aux ambulances chirurgicales automobiles et 105 groupes complémentaires radiologiques. Depuis, le nombre de ces formations s'est encore accru.

PERSONNEL RADIOLOGIQUE

Ce n'est pas tout de posséder un matériel, il faut encore être en mesure de faire actionner l'appareillage par des spécialistes. Grâce aux efforts combinés du service de santé et de la Société de radiologie médicale de France, on est arrivé à affecter aux services radiologiques des spécialistes compétents, mais à l'heure actuelle le nombre de postes créés dépasse le nombre de spécialistes du temps de paix ; c'est pourquoi M. Justin Godart a institué deux écoles de spécialistes : l'une pour les médecins radiologistes, école du Val-de-Grâce dirigée par le professeur Bédère ; l'autre pour les infirmiers manipulateurs qui siègent aux ateliers généraux du service de santé où des infirmiers spécialistes sont entraînés à la conduite, au montage, au démontage et au réglage des appareils de radiologie et des compas de localisation.

ORGANISATION DU SERVICE RADIOLOGIQUE

Comment est réalisé pratiquement le fonctionnement du service radiologique ?

Le schéma montre en même temps le rôle des ambulances chirurgicales et de leurs annexes radiologiques au moment d'une action et, mieux qu'une description, concrète le fonctionnement.

L'ensemble des formations chirurgicales successives ont pour rôle d'opérer un tri dans les blessés, de ne garder pour elles et de ne traiter que les éléments urgents et envoyer plus en arrière ce qui est moins urgent, et cela jusqu'aux hôpitaux de campagne et d'évacuation ; ainsi la disposition même des formations sanitaires sur le terrain explique que le poste chirurgical avancé fera les opérations d'extrême urgence (opérations pour hémorragies, plaies de l'abdomen, trépanation, trachéotomie) ; l'ambulance de division pratiquera les opérations de deuxième urgence, les débridements, par exemple, et évacuera sur les hôpitaux de campagne. Suivant les besoins et l'afflux des blessés, l'ambulance chirurgicale automobile, qui reste à la disposition du commande-

ment d'armée, viendra rapidement renforcer l'un ou l'autre groupe de ces formations et, s'immobilisant, constituera un hôpital complet. On conçoit dès lors que la recherche des projectiles soit surtout nécessaire à l'hôpital où le blessé est gardé quelque temps pour être traité.

Ces formations, hôpitaux de campagne ou ambulances chirurgicales immobilisées, ont un matériel radiologique suffisant. Cependant, des formations plus avancées pourraient avoir à la fois besoin du secours du chirurgien et d'un radiologiste, c'est pourquoi le commandement d'armée dispose de groupes complémentaires automobiles (chirurgie et radiologie) qui peuvent se rendre en un très court temps au point où leurs services sont réclamés.

Depuis l'hôpital de campagne jusqu'au moment où il arrive à l'hôpital de territoire, s'il doit faire un long trajet, le blessé est toujours ainsi à même d'être secouru radiologiquement, car l'hôpital d'évacuation est pourvu d'une installation et, si le trajet entre celui-ci et le territoire est long (cas du corps expéditionnaire d'Orient), le navire-hôpital est muni d'un appareillage suffisant.

Arrivé enfin dans la zone de l'intérieur du territoire, le blessé, s'il y a lieu, peut aussitôt bénéficier d'un examen radiologique ; nombre d'hôpitaux, en effet, sont pourvus d'installations radiologiques, notamment pour ainsi dire la totalité des hôpitaux chirurgicaux de 1^{re} catégorie, mais, comme rien ne doit être laissé à l'imprévu, le directeur de région dispose d'équipages mobiles se déplaçant rapidement.

Étudions donc maintenant l'élément radiologique mobile : la voiture radiologique.

LA VOITURE RADIOLOGIQUE

Construite par la maison Gaiffe-Galot, la voiture radiologique d'armée est réalisée par un gros camion d'une résistance à toute épreuve. Le D^r Aubourg rapporte notamment qu'une de ces voitures a pu faire en un an 24.780 kilomètres sans aucune panne, tant sur des routes détrempées en hiver que sur des voies défoncées par la guerre, marchant à 30 kilomètres en palier et à 20 kilomètres en côtes malgré une charge effective de 4.500 kilos se réparant en :

Matériel, personnel, essence	1.500 kilos.
Châssis	3.000 kilos.

La dépense d'essence est de 30 à 35 litres aux 100 kilomètres (1) ; en outre la voiture elle-même fournit la force motrice au groupe électrogène.

L'arrimage du matériel dans la voiture est un véritable tour de force d'ingéniosité, et il le fallait quand on pense à toute la fragilité d'un appareillage radiologique et aux multiples chocs que son transport entraîne.

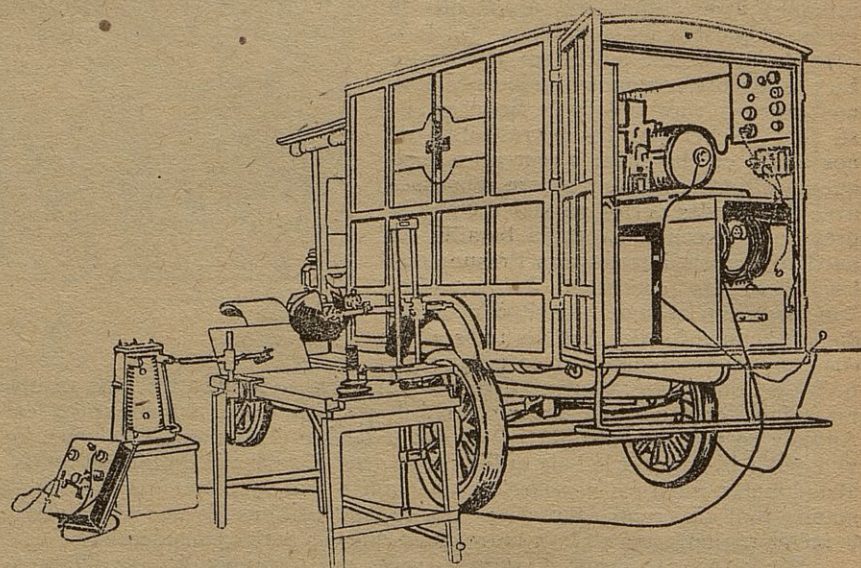
Chaque camion comporte un personnel formé de :

- 1° Un médecin radiologiste ;
- 2° Un électricien ;
- 3° Un chauffeur.

Grâce à ce personnel très réduit, le fonctionnement est possible et également la réparation des avaries. L'installation complète demande à peine une heure ; l'emballage une demi-heure.

Pour faire fonctionner l'appareillage, on extrait du camion le matériel que l'on installe dans le premier endroit possible ; la voiture restant à proximité donne le courant au moyen de son groupe électrogène. MM. Aubourg et Barret ont ainsi pratiqué des examens dans les lieux les plus divers : maison de garde-barrière, pièce de pétrin de boulanger.

Exécutant plus souvent des examens radioscopiques que des clichés radio-



VUE ARRIÈRE DE LA VOITURE RADIOLOGIQUE ET DE SES ACCESSOIRES

graphiques, une seule voiture a en moins d'un an pratiqué l'examen de 4.530 blessés et fait 315 clichés (2), permettant ainsi la localisation de très nombreux projectiles et facilitant considérablement l'œuvre du chirurgien.

Depuis quelque temps de nouvelles voitures ont été établies qui, grâce à un dispositif spécial (3), réalisent sur place une chambre obscure d'examen ; en effet, il faut éviter de pratiquer un examen dans la voiture à cause des trépidations du moteur.

On conçoit donc toute l'importance pratique d'une telle organisation et le gré qu'il faut savoir à ceux qui l'ont réalisée ; il est d'ailleurs intéressant de faire connaître que nos ennemis, avec leur amour du kolossal et leur rigidité d'esprit, ne disposent que de voitures extrêmement compliquées : *Feldroentgenwagen*, souvent à traction animale, avec des installations massives et des contacts tournants qui soulèvent les plus grandes difficultés au point de vue du transport et du fonctionnement. Ici, comme en beaucoup de points, l'esprit français et son génie inventif réalisent pratiquement d'une façon supérieure à l'esprit théorique de la kultur allemande. C'est un point intéressant à noter.

A.-C. G.

(1) Du fait de l'immense fréquence des corps étrangers (projectiles).
(2) En réalité, si le matériel manquait, on avait déjà étudié l'organisation du service radiologique dans l'éventualité d'une guerre. Il faut à ce titre signaler les études du D^r Hirtz et du médecin principal Sabatier ; ces études ont grandement facilité l'œuvre d'organisation pratique.

(3) Un camion a consommé ainsi 10.500 litres d'essence en 10 mois de fonctionnement, tant pour la route que pour les dépenses du groupe électrogène.
(2) En un seul après-midi un radiologue a pratiqué 50 examens de blessés et localisé 35 projectiles.
(3) Adaptation d'une tente à la partie postérieure de la voiture.

SUR LE FRONT DE L'ARMÉE BRITANNIQUE



Après la bataille de Monchy, des mitrailleurs envoyés au repos arrivent dans une localité de l'arrière sur un autobus dont ils occupent l'impériale avec leurs engins. La joie d'être vainqueurs se lit sur leurs figures juvéniles.



Avec un flegme imperturbable, les agents du Royal Army Medical Corps procèdent même aux plus menues besognes de leur fonction en première ligne, tels ceux-ci qui préparent des sandwiches pour les blessés.



La tactique adoptée par les Anglais consiste à écraser les positions boches sous un déluge d'obus auquel rien ne résiste. Un pilonnage intensif pétrit le sol, arrache les réseaux de fils de fer, pulvérise les abris, comble les tranchées. C'est seulement quand le terrain méconnaissable, entièrement nivelé, n'offre plus d'obstacle, que l'infanterie est lancée sur les objectifs. Pour procéder de la sorte nos alliés disposent d'une artillerie formidable. Voici l'aspect que présente leur front avec les batteries lourdes.

NOTRE OFFENSIVE AU NORD DE L' AISNE



L'attaque d'avril avait été préparée par notre artillerie avec trop d'ampleur pour que les Boches en fussent surpris ; ils se défendirent avec énergie. Mais ils durent plier devant la fougue de nos soldats et abandonner les canons qu'ils ne pouvaient emmener. D'autres pièces, en grand nombre, furent enlevées avec leurs servants, comme ce fut le cas pour le caisson de 105, dont les chevaux venaient d'être tués et dont les artilleurs furent faits prisonniers. On voit, dans le médaillon, un groupe de Boches pris à Ostel.

Dans le secteur de Soupir, l'attaque fut menée avec une vivacité particulière. Dans cette région accidentée, et par cela même difficile à enlever, nos troupes bousculèrent rondement les Allemands, leur enlevant de nombreux prisonniers et les contraignant à abandonner une bonne partie de l'artillerie qu'ils avaient dissimulée dans les bois. C'est ainsi que ce canon de 77 tomba entre nos mains, aux avancées de Soupir, dans les premières lignes de défenses ennemies cachées par les arbres.



Ostel est une des premières localités que nous donna notre offensive du 16 avril. C'était un petit village, mais certains souvenirs le rendaient intéressant : une roche très haute, en forme d'obélisque, et que dans le pays on aimait à prendre pour un menhir ; les débris d'un château du XII^e au XIII^e siècle, puis ceux d'une chapelle et d'un prieuré datant de plus de sept cents ans. A gauche, l'unique rue d'Ostel ; à droite, une ferme attenante à une habitation cossue, qui ont été ruinées par les obus.

A L'ASSAUT DU CHEMIN DES DAMES

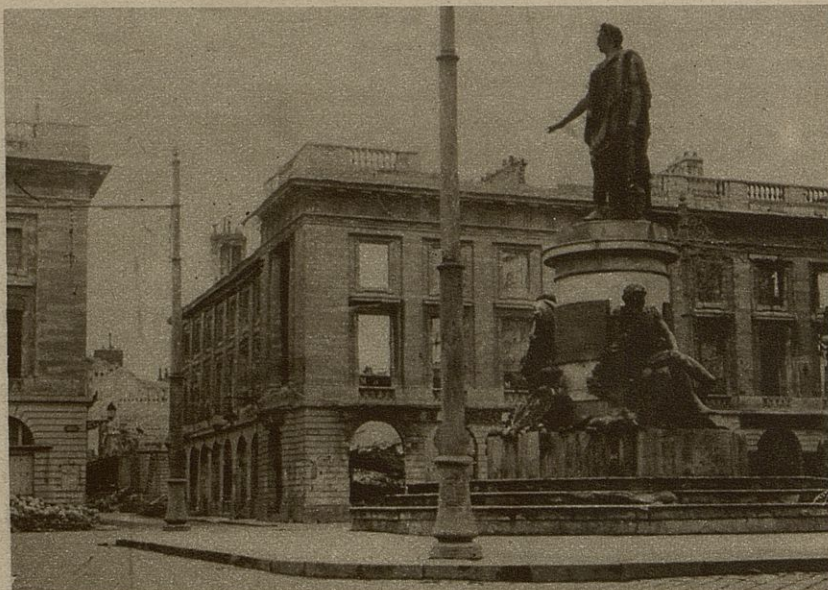


Après une violente préparation d'artillerie dont l'intensité s'était accrue tous les jours, les formations d'attaque ont été lancées à l'assaut des positions auxquelles s'accrochaient les Allemands devant Craonne. On voit ici les vagues de renfort partant en soutien derrière les maisons du petit village de Vassogne ; en bas, à l'abri d'un remblai, est massé un escadron de cavalerie qui n'attend que la sonnerie du boute-selle pour courir au galop sur l'ennemi ; c'est enfin la guerre de mouvement qui succède à la guerre de tranchées.

LA BARBARIE ALLEMANDE S'ACHARNE SUR REIMS



Devant ces maisons vidées par les explosions ou les incendies, un fragile réverbère a échappé à la destruction.



Le feu n'a laissé debout que les façades de la place Royale, création de Soufflot, avec la statue de Louis XV.



Le bombardement n'épargne pas plus les quartiers pauvres que les quartiers riches. On le voit par cette maison.

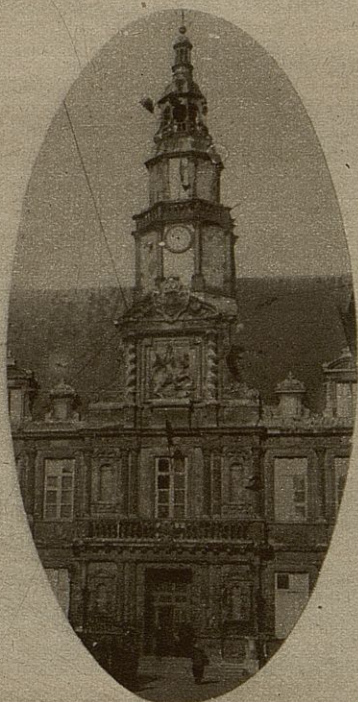


Les facteurs continuent à faire leur service en mettant à profit les intermittences du bombardement.

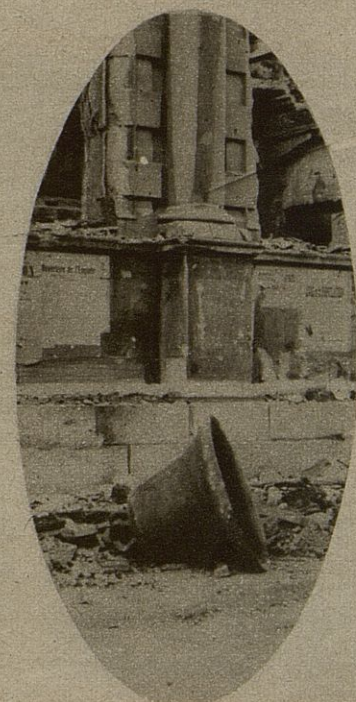


Les Allemands accusent nos succès dans l'Aisne par un redoublement du bombardement de Reims. Les habitants ont renoncé à dénombrer les obus qui tombent sur la ville, dont la destruction s'effectue quartier par quartier. Les agents municipaux, pompiers et facteurs, se dévouent inlassablement. Voici, à gauche, les balayeurs remplissant leur office quotidien.

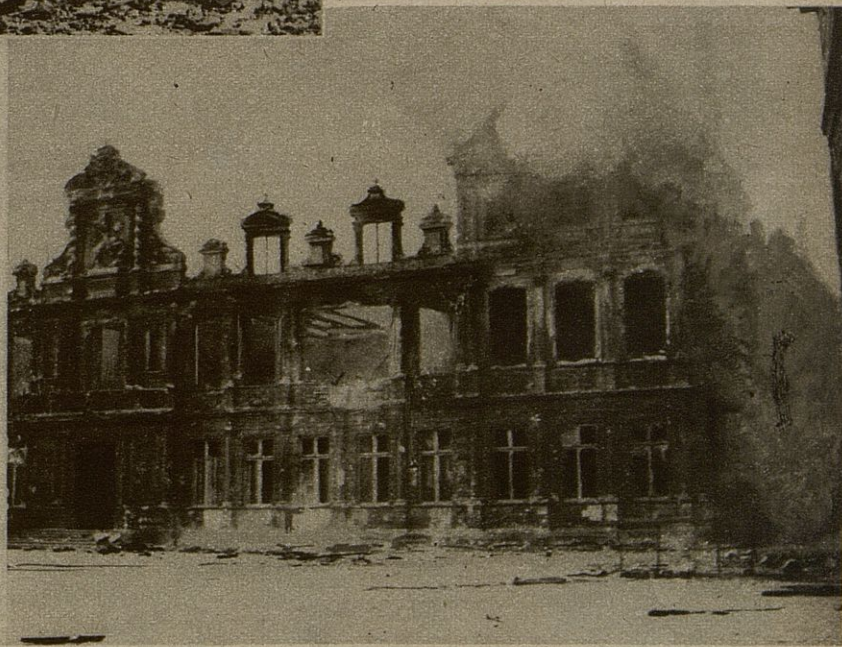
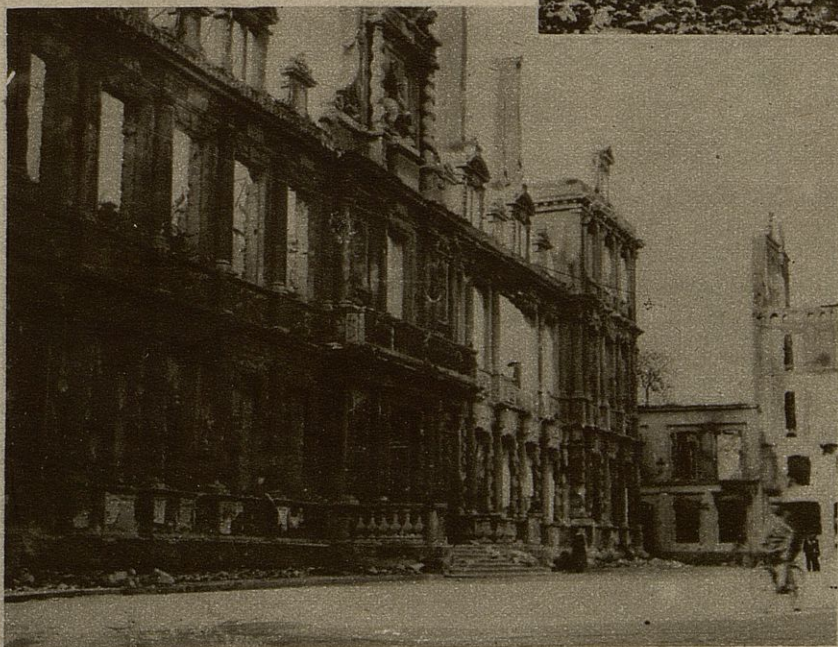
L'HOTEL DE VILLE DE REIMS INCENDIÉ



Le campanile de l'Hôtel de Ville photographié en octobre 1914.

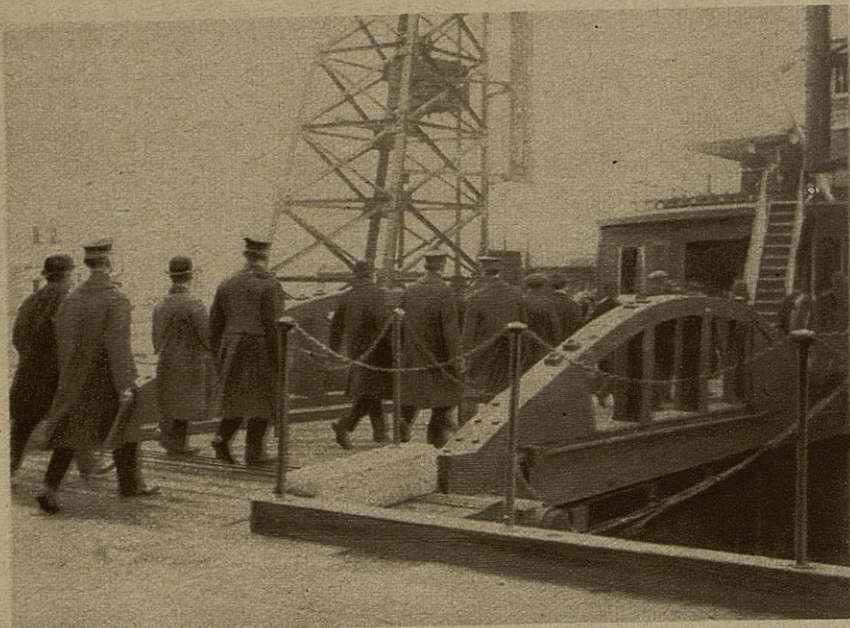


La cloche tombée du campanile sur la place de l'Hôtel de Ville.



Après la Cathédrale, l'Hôtel de Ville de Reims ; mais ici la fureur allemande a pu se satisfaire complètement ; dans la maison municipale les obus incendiaires ont trouvé les matières inflammables qu'il fallait et le 3 mai, malgré la vaillance des pompiers rémois, l'Hôtel de Ville a brûlé entièrement ainsi que le montrent nos photographies ; de ce monument Renaissance, commencé sous Louis XIII en 1622, qui abritait de belles œuvres d'art, il ne reste que les murs calcinés ; on est parvenu à sauver du désastre quelques tableaux.

LES ÉTATS-UNIS SE PRÉPARENT



A New-York, l'équipage du « Willehad », surnommé « la mère des sous-marins allemands », prend le ferry-boat pour se rendre au lieu de son internement.



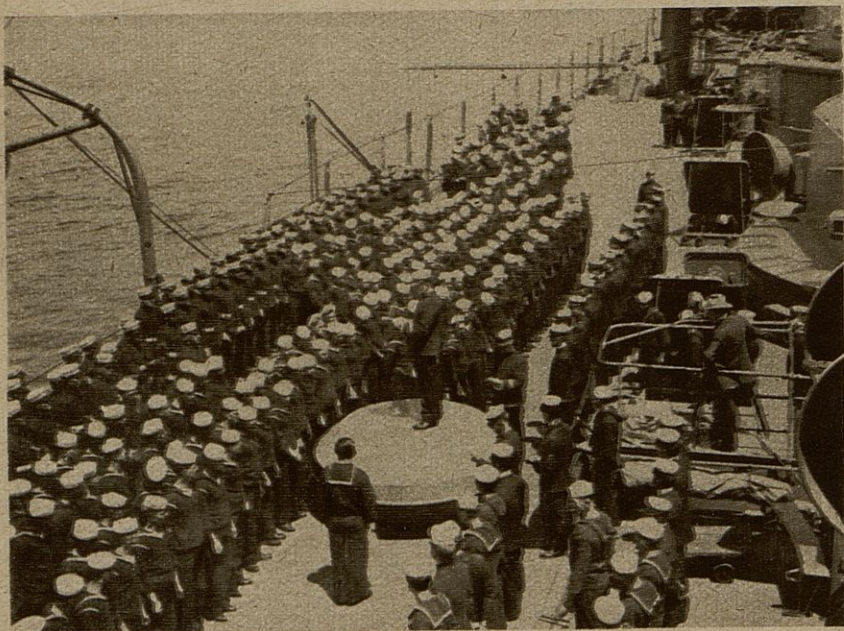
A Philadelphie, des soldats gardent le truck chargé des bagages des marins du « Prinz-Eitel-Friedrich » et du « Kronprinz-Wilhelm » qui vont partir pour être internés en Georgie.



Le 47^e régiment de milice, sortant de sa caserne, se rend, en suivant les rues de Brooklyn, aux postes qu'il est chargé d'occuper. La foule se presse sur son passage.



L'Ecole militaire de West-Point, analogue à notre Saint-Cyr, fournit à toutes les armes des officiers remarquablement instruits. Voici les cadets de West-Point passant une revue.



Une des premières conséquences de la déclaration de guerre des Etats-Unis à l'Allemagne a été l'internement des équipages de la flotte marchande allemande séquestrée dans les ports de l'Union. L'armée, la marine, en attendant l'augmentation de leurs effectifs, ont été mises immédiatement sur le pied de guerre. En bas, à gauche, une revue à bord d'un croiseur. A droite, des recrues de l'armée navale s'exercent à des manœuvres d'infanterie dans un camp d'entraînement de la région des Grands Lacs.



JOB

DÉTECTIVE DE GUERRE

par

Edmond ÉDOUARD-BAUER

II

LES JOUJOUX DE NUREMBERG

(Suite)

« Vous vous souvenez qu'il y a deux ans environ, le capitaine Mathis, Alsacien de Gerbéviller, épousait en secondes noces une demoiselle Grette Schumann, native de Strasbourg, orpheline et dactylographe au ministère de la guerre, dans le bureau même du capitaine.

« Les époux étaient des plus unis ; le capitaine travaillait beaucoup, mais cependant s'octroyait régulièrement un jour par semaine de congé, le dimanche, qu'il allait passer dans sa petite maison de Viroflay.

« Néanmoins, le dimanche matin, il avait l'habitude de travailler chez lui de 7 à 9 heures, avec un jeune auxiliaire d'administration, Paul Girard, qui lui rendait les plus dévoués services.

« On ne connaissait aucune liaison à ce Paul Girard, qui menait une vie régulière et très sérieuse. Pourtant, lui aussi, chaque dimanche, en sortant, vers midi, du ministère où il faisait une courte apparition pour y rapporter le travail exécuté dans la matinée avec le capitaine, partait à la campagne où il terminait la journée en la galante compagnie d'une jeune femme mystérieuse avec laquelle on ne l'avait jamais rencontré à Paris.

« Ils se donnaient ordinairement rendez-vous dans les forêts les plus écartées de la banlieue, dinaient chez quelque traiteur de village et se quittaient à la nuit tombante.

« Vous connaissez maintenant l'identité de la jeune personne, mais rassurez-vous, toutes les précautions ont été prises, par les deux désespérés eux-mêmes, pour qu'elle ne puisse jamais être établie.

« Je vais pourtant la préciser davantage encore pour vous, Catherine, votre servante Catherine, la belle Suisse aux charmes opulents, qui faisait loucher tous vos amis, souriant d'un air entendu lorsque vous proclamiez bien haut sa vertu et l'innocence réelle des rapports de maître à domestique que vous aviez avec elle, Catherine s'appelait de son vrai nom Frida Schumann ; pas plus que la belle madame Mathis, sa propre sœur, n'était née en territoire annexé, pas plus son premier sourire n'avait été pour l'aurore glissant sur les hauts sommets du canton de Vaud, mais elles avaient bel et bien vu toutes les deux le jour sur les bords de la Sprée... et le soin qu'elles mettaient à cacher leur parenté et leur nationalité vous indique déjà qu'elles avaient un intérêt commun à agir ainsi.

« Le capitaine Mathis était parfois détenteur, au ministère, vous le savez, de secrets importants, intéressant la défense nationale ; vous savez également quelle impardonnable confiance il avait envers sa jeune femme, touchant ce sujet plus que délicat, sacré... et vous vous souvenez que souvent il s'en voulait de cette faiblesse qui lui faisait confier à l'avidité d'une curiosité féminine, qu'il croyait encore exacerbée par les terribles événements en cours, l'exposé de travaux susceptibles de précipiter, à notre avantage, l'épilogue du gigantesque drame que nous vivons depuis plus d'un an.

« Il renfermait toujours ces documents dans l'armoire de sûreté de son cabinet directorial, et, chaque semaine, par prudence, la serrure de ce meuble était soigneusement changée.

« Le capitaine ne se séparait jamais de la clef, dont il était par conséquent impossible de se procurer le double, et préférait ce système à celui des cadenas chiffrés.

« Néanmoins, j'avais acquis la certitude que des fuites se produisaient irrégulièrement dans les dossiers, car j'avais su, par des renseignements particuliers, que, chaque fois qu'un document d'importance était renfermé dans l'armoire, on en prenait copie le dimanche matin.

« Il fallait donc pour cela que l'espion se procurât la clef, dont le capitaine ne pensait naturellement jamais, le dimanche, à vérifier la présence au petit trousseau qu'il portait toujours sur lui, et il fallait que la clef fût de retour audit trousseau chaque lundi matin, lorsque le capitaine se rendait au ministère.

« Ma conviction étant faite sur l'auteur des fuites, je m'appliquai à chercher quels objets sortaient de chez Mathis le samedi pour y rentrer le dimanche soir... et tout de suite je pensai au collier de perles.

« Je vous demandai donc un jour à voir le bijou ; il n'avait en lui rien d'anormal ; mais, à la dérobée,

j'examinai attentivement l'écrin et je découvris le mystère : la boîte était à double fond. Je pressai sur un petit ressort imperceptible, le velours de l'étal se souleva aussitôt et j'aperçus la précieuse petite clef !

« Dès lors je tenais le bout du fil : Catherine possédait certainement le secret de votre coffre-fort, et, chaque dimanche matin, c'est elle qui enlevait la clef du double fond de l'écrin pour la faire parvenir à son amant, qui la lui rendait le soir. Bien entendu, Mme Mathis avait soin de remplacer la clef pendant les vingt heures qu'allait durer son absence au trousseau du capitaine par une clef semblable d'aspect, afin d'éviter qu'un regard perspicace de M. Mathis ne vint lui révéler le larcin de sa femme.

« Dans la nuit du dimanche au lundi, rien n'était plus facile à Mme Mathis que de raccrocher au trousseau de son mari la clef que vous lui rapportiez innocemment sous ses perles, après l'avoir emportée la veille au soir.

« Mais, m'écriai-je, pourquoi Mme Mathis employait-elle un moyen si compliqué au lieu de remettre la clef directement à Paul Girard ?

« Elle était bien trop prudente et trop fine pour cela ! D'ailleurs elle n'a jamais vu Paul Girard et ne lui a jamais parlé ; et lui a certainement toujours ignoré que sa maîtresse et la femme de son capitaine étaient les deux sœurs.

« Mais comment Paul Girard était-il instruit des jours où l'armoire contenait des documents importants ?

« Ah ! voilà le nœud de l'aventure... Je vais le délier devant vous.

« Vous savez que le capitaine n'a point de bureau dans son appartement ; le dimanche matin, à la première heure, c'est dans cette pièce où nous nous trouvons qu'il travaillait avec Paul Girard, et c'est dans cette pièce que se trouve toujours le palimpseste que Catherine lui avait appris à déchiffrer.

« Nous allons l'épeler ensemble.

Job, à nouveau, prit la lampe et m'amena vers la



table sur laquelle s'alignaient les petits jouets :

« Comptez, dit-il, les pièces de ces bibelots sans les déranger, et dites-moi combien il s'en trouve d'espèces différentes.

Je pris un crayon et un papier sur lequel je notai les différentes pièces par catégories :

« Un berger, une bergère, encore une bergère, un mouton blanc, un jaune, un autre mouton jaune, un arbre, deux arbres, un bœuf rouge, etc... ; je compte en tout soixante-deux pièces de vingt-cinq espèces différentes et une dizaine de soldats de bois.

Après cette énumération, Job sourit silencieusement et dit :

« Qu'est-ce qui contient le nombre vingt-cinq ?

Tout de suite il se fit une clarté dans mon esprit.

« L'alphabet ! m'écriai-je.

« Bon élève ! dit Job en me frappant familièrement sur l'épaule, je vais récompenser l'effort que vous venez de faire en vous donnant maintenant la traduction de chacun de ces hiéroglyphes, qui, comme vous l'avez deviné, correspondent à chacune des lettres de l'alphabet.

Il sortit de sa poche une feuille de papier où, en face de chacune des figurines, se trouvait la lettre correspondante ; en jetant un coup d'œil sur les jouets, je lus aussitôt :

« Note sur avions-canon. »

J'étais enthousiasmé et stupéfait.

« C'est admirable, dis-je ; je comprends maintenant ! Chaque matin, lorsque Paul Girard venait travailler avec le capitaine, il jetait un coup d'œil sur la table à jeux et était prévenu du coup à faire. En sortant d'ici, Catherine lui ayant fait parvenir la clef... à la poste restante, sans doute ?

Job approuvant de la tête, je continuai :

« ...Il se rendait au ministère, opérait et rendait le soir la clef à sa complice... Mais racontez-moi maintenant la fin du drame.

« Peuh ! vous la devinez vous-même, dit Job. Hier soir, après avoir dîné avec vous chez le capitaine, tandis que Mme Mathis vous remettait le fameux écrin, j'ai lu la phrase sur la table ; aussi, ce matin à midi, j'étais devant le ministère de la guerre, camouflé à souhait sur le siège d'un taxi-auto libre. Notre numéro de journal vous a raconté le reste.

« Ce qu'il a omis de dire pourtant, et pour cause, c'est qu'en arrivant dans la forêt de Rambouillet, au premier carrefour suffisamment désert, j'ai stoppé, j'ai sorti de ma poche le browning qui ne me quitte jamais, et, tout comme un voleur de grand chemin du bon vieux temps, je l'ai mis sur la gorge de M. Paul Girard en ne lui cachant pas que, connaissant tout son petit truc, je le priais galamment de me remettre la clef en question. Il a obéi... dame ! Mais j'ai été honnête et je l'ai conduit à son rendez-vous où je l'ai laissé en grande discussion avec votre délicieuse autant que pseudo-Suisse. Ensuite, j'ai vivement débrayé pour aller prévenir les gendarmes.

« Il pleuvait à torrents, un temps sinistre et sombre de septembre, et, c'est vrai, tandis que je roulais sur la berge vaseuse, j'ai entendu derrière moi un grand cri ; je me suis penché hors de mon siège et, à travers les rafales de l'averse torrentielle, j'ai aperçu debout, sur le parapet de la digue, deux formes enlacées.

« Que voulez-vous, ajouta Job en tirant une bouffée de sa pipe, cette superbe harpie de Catherine Frida aimait bien sa Prusse chérie, mais elle adorait encore plus ce garçon... et voilà bien la fidélité de Gretchen !

« Arrivé aux Essarts-le-Roi, j'ai télégraphié au capitaine de venir retrouver sa clef chez vous, ce soir ; il a été exact au rendez-vous, mais sa femme a eu certainement connaissance de ma dépêche et elle a immédiatement tout deviné ; l'entrefilet du journal lui a appris le reste.

« En ce moment, elle roule vers le refuge que lui a ménagé à Genève un vieil oncle, tenancier d'hôtel cosmopolite... ne nous inquiétons donc pas trop de son sort.

« C'est égal, ajouta Job en se rassurant, si ces gens-là sont pervers jusqu'aux moelles, leurs joujoux eux-mêmes ne valent pas mieux qu'eux ; ils sont allumés jusque dans leurs fibres et ils savent, même maniés par des mains innocentes, être de redoutables engins.

III

L'INVRAISEMBLABLE CERCUEIL

Au milieu de mes notes et de mes souvenirs, dois-je laisser une place pour cette hideuse aventure ?

Son sujet macabre, l'infamie duplicité de son principal acteur ne sont-ils pas autant de raisons qui me commandent de laisser recouvrir par l'ombre de l'oubli une affaire connue seulement par un bien petit nombre de personnages ? Mais, d'autre part, je réfléchis... Cette histoire ne m'appartient pas ; elle est destinée à rehausser encore la personnalité, la puissance d'observation, la limpidité de l'esprit de Job, mon modeste et illustre ami ; je n'hésite donc plus, j'écris :

Cinq heures du matin, en octobre ; nous cheminions péniblement, Job et moi, à travers les fougères trempées de la forêt ouatée de brouillard ; l'aube se lève, livide, entre les branches déjà dépouillées des chênes indécis. Il fait vraiment froid. La boue colle à nos lourdes chaussures et nos capotes grises sont tout emperlées de rosée.

Le claquement sec d'une fusillade, assez proche, nous guide ; Job me dit, en faisant halte pour essuyer son lorgnon embué par l'humidité :

« Voyez, monsieur, nous avons eu raison de couper au plus court et d'abandonner le cloaque du sentier ; dans un quart d'heure, au plus, nous serons arrivés.

Nous reprenons notre route, et bientôt une voix lointaine nous crie :

« Qui vive ?

« France ! répond Job.

« Avance au ralliement.

Un cliquetis de métal, et nous faisons encore quelques pas.

Une silhouette surgit des fougères, la baïonnette en arrêt ; Job lève les mains, s'approche et murmure à l'oreille du brave poilu le mot d'ordre.

« Ça va ! dit la bonne face hirsute en redressant son lebel ; prenez un peu à gauche, vous y êtes.

Nous y voilà, en effet.

C'était une demeure assez morose que celle du baron de Falsberg : lorsque nous aperçûmes, au bout de la venelle, les murs bas et lépreux de la ferme, je ne pus me défendre d'un mouvement de recul.

(A suivre.)

Reproduction et traduction interdites. Copyright by Edmond Édouard-Bauer, avril 1917.

DES LAURIERS A LA STATUE DE STRASBOURG



Les Vétérans et les sociétés allant à l'Hôtel de Ville.



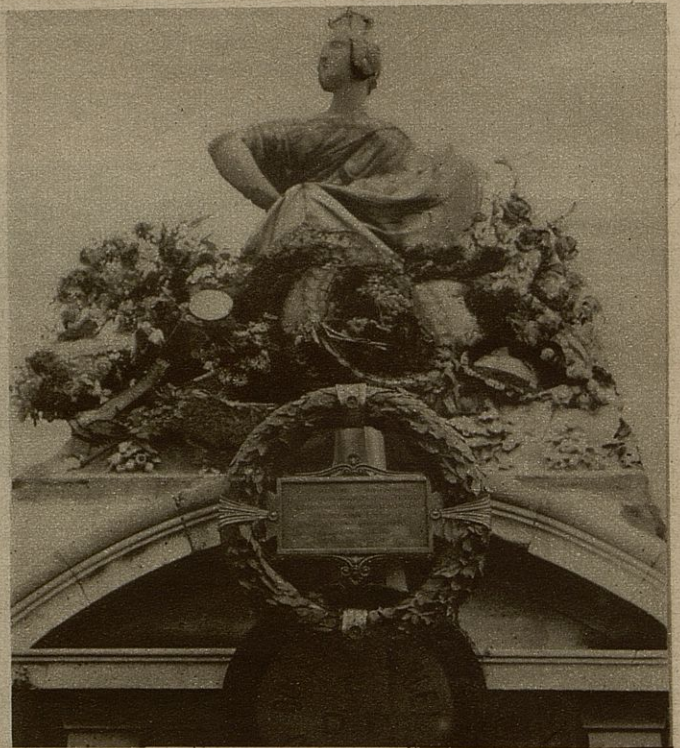
Les drapeaux rangés devant la statue de Strasbourg.



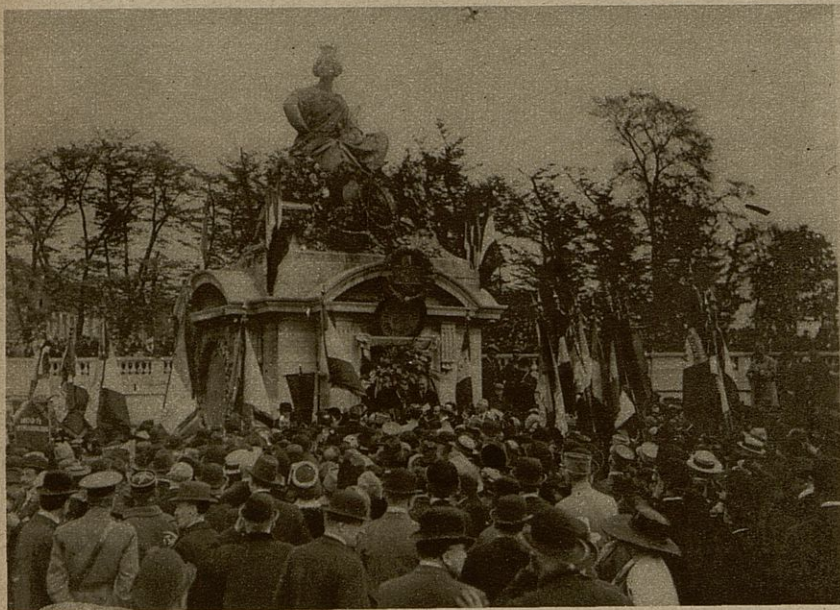
De gauche à droite : MM. Barrès, Franklin-Bouillon, Painlevé, le prince Colonna lisant son discours, Weil et l'abbé Wetterlé, députés alsaciens.



L'avers et le revers de la médaille de Germanicus.

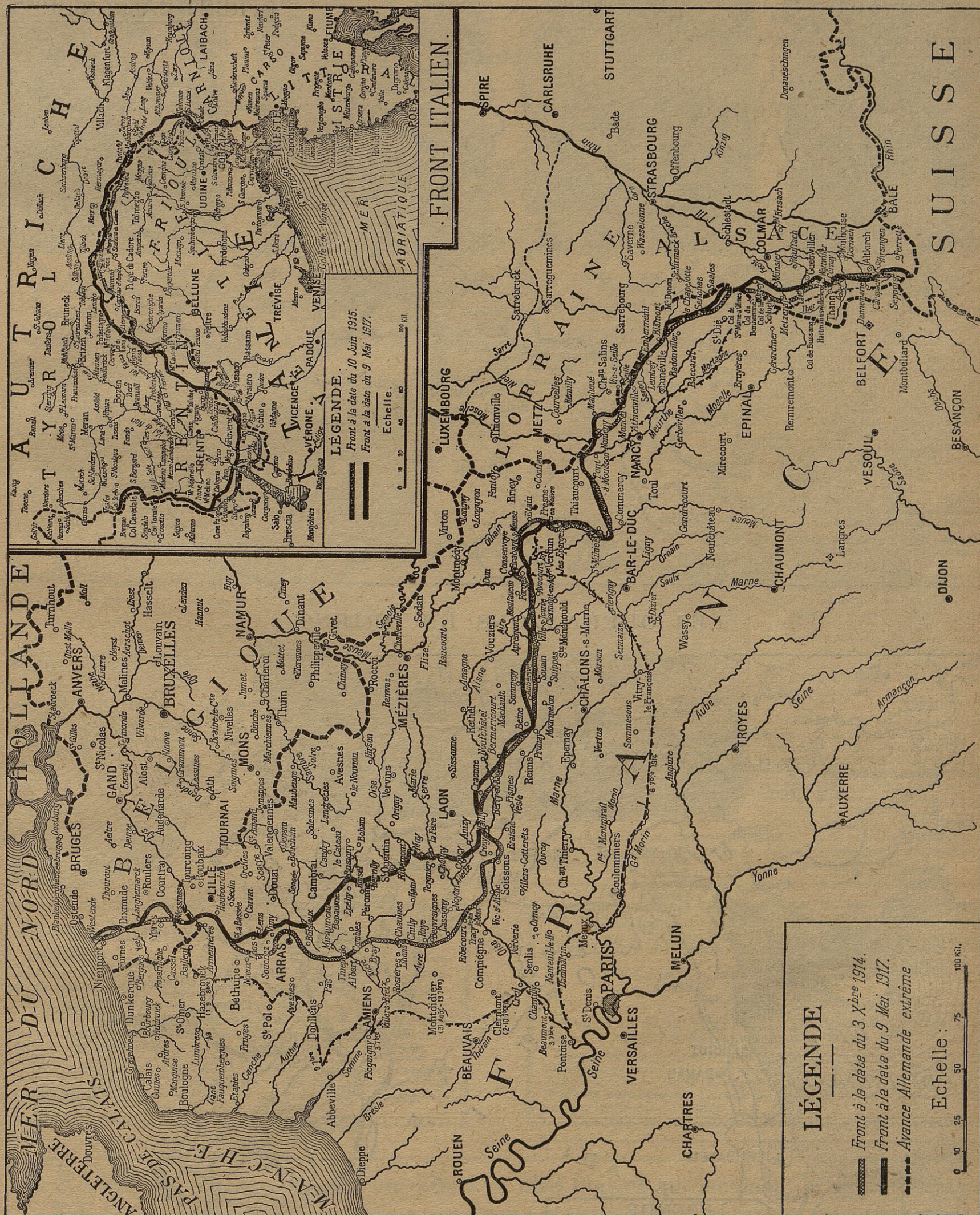


La couronne en bronze recouverte de lauriers porte une inscription latine qui affirme la fraternité entre les Gaulois et les Latins.



Au cours de la réunion du Parlement interallié à Paris, la délégation italienne, ayant à sa tête le prince Colonna, maire de Rome, est allée déposer sur la statue de Strasbourg une couronne de lauriers cueillis au Capitole ; cette attention de nos alliés a donné lieu à une belle manifestation place de la Concorde. La délégation s'est rendue ensuite à l'Hôtel de Ville pour remettre à la municipalité parisienne un exemplaire de la médaille frappée en l'an 17 après la victoire de Germanicus sur les Germains.

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

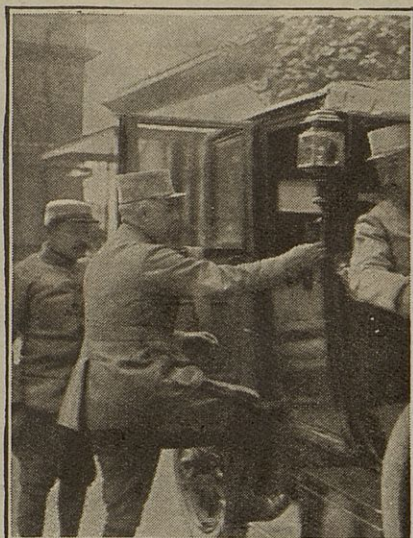
LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LES OPÉRATIONS EN ORIENT



UN CONSEIL DE GUERRE DES ALLIÉS



Un important conseil de guerre a été tenu dernièrement à Paris par les représentants des alliés. Voici, de gauche à droite : l'amiral américain Sims et le général Nivelle ; le général Pétain montant en voiture ; M. Lloyd George et sir William Robertson ; l'amiral Jellicoe.

SUR LE FRONT ORIENTAL

FRONTS RUSSE ET ROUMAIN. — Les tendances pacifistes de certains agitateurs contre lesquelles le gouvernement provisoire a à lutter ne se propagent heureusement pas jusqu'aux premières lignes. Le général Alexeïeff, généralissime, rentré à Petrograd le 7 après une tournée d'inspection sur le front Nord, a pu constater l'excellent état d'esprit des troupes. Il prévoit la reprise des opérations dans un avenir prochain. Le général Roussky, qui commandait sur cette partie du front, y est remplacé par le général Dragomiroff. On constate toujours une petite activité dans les différents secteurs, mais sans avoir à enregistrer d'opérations importantes. Si les Allemands ont vraiment formé le projet d'une invasion par la côte russe, ils ne surprendront personne. Cette éventualité a été portée à la connaissance du public par un ordre du jour du général Korniloff : il annonce que les Allemands ont constitué un corps de débarquement à Libau, qu'ils ont mobilisé leur marine marchande et s'apprêtent, à la fonte des glaces, à débarquer près de Petrograd. En présence de ce danger, le général fait appel aux réserves qui doivent se tenir prêtes à repousser l'ennemi. Le 4 mai, on signalait la présence de l'empereur Charles au grand quartier général austro-hongrois près de Lemberg.

En Roumanie, le seul fait signalé est l'attaque par nos alliés, le 4, d'une série de tranchées à 30 verstes au nord-est de Focsani. D'abord chassés de leurs tranchées, les Allemands furent secourus par leurs réserves qui empêchèrent l'opération d'aboutir ; nos alliés durent regagner leurs positions, mais ils avaient fait subir à l'ennemi des pertes appréciables.

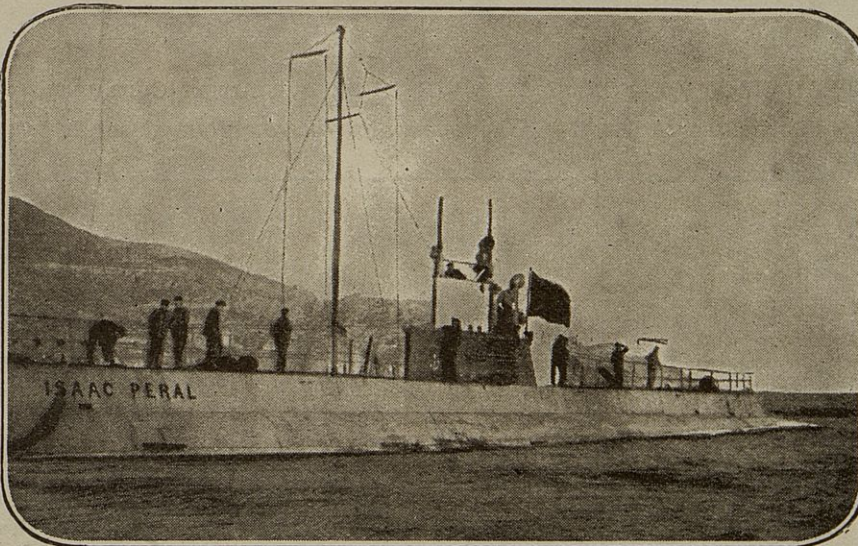
MACÉDOINE. — Un fait doublement intéressant a marqué le 5 mai. Une attaque menée par des contingents français et venizelistes dans la région de Ljumnica nous a permis d'occuper les avan-

cées ennemies sur un front de 5 kilomètres. Une contre-attaque bulgare sur ce point a été repoussée le 6 par un régiment venizeliste. Dans ces deux actions les troupes venizelistes se sont brillamment comportées. Les opérations dans lesquelles elles ont agi ont été conduites avec un allant, un entrain que le haut commandement a particulièrement signalés. Officiers et soldats ont rivalisé de bravoure sous le feu et se sont battus à la baïonnette et à la grenade comme des vétérans. Les gaz asphyxiants, dont l'ennemi a fait, à son habitude, un large usage, n'ont pas plus que la canonnade déconcerté ces brillants débutants.

En Grèce, le gouvernement royal, au bout de son rouleau, paraît décidé à rentrer dans la bonne voie : on le fait du moins espérer par l'annonce de la formation d'un nouveau cabinet sous la présidence de M. Zaïmis, qui se serait déclaré prêt à donner satisfaction aux demandes de l'Entente.

En attendant que ce bon vouloir se manifeste par des actes, le roi Constantin voit son prestige et son autorité diminuer de jour en jour. On apprend fréquemment que des officiers et des soldats de l'armée ci-devant régulière s'évadent par groupes plus ou moins nombreux de la Grèce royaliste pour aller se joindre aux venizelistes. Plusieurs îles, parmi les plus riches et les plus peuplées, ont adhéré au gouvernement national. Enfin, le 6 mai, à Salonique, un meeting réunissant plus de 40.000 personnes sous la présidence du maire a proclamé la déchéance du roi Constantin et de sa dynastie. Partout des affiches acclament la lutte nationale.

MÉSOPOTAMIE. — Les contingents Anglo-Indiens du général Maude, qui ont récemment battu les Turcs à quelque distance de Kifri, doivent maintenant prendre certaines dispositions pour parer à un retour offensif, que peut faire prévoir l'arrêt des Ottomans sur des positions près de la chaîne du Djebel-Hamrin, où ils se retranchent, peut-être pour attendre des renforts qu'ils recevront si leurs alliés se résignent à leur rendre les divisions qui combattent en Europe.



Le premier sous-marin espagnol, construit aux Etats-Unis, arrivant d'Amérique à Carthagène par ses propres moyens ; il jauge 800 tonnes submergé et 500 en surface ; sa longueur est de 60 mètres.

NOTRE PRIME

Agrandissement photographique

Pour avoir droit à cette prime d'une valeur de 25 francs, il suffira d'envoyer au PAYS DE FRANCE, avec la photographie à agrandir **trois bons-primés**, dont le second paraît dans ce numéro à la dernière page des annonces, en y joignant en mandat-poste le montant de la commande, suivant conditions indiquées sur ce bon. Les photos d'effectueuses ou à transformer seront acceptées avec un léger supplément de prix, suivant les difficultés du travail à exécuter.

A la demande de nos lecteurs nous acceptons encore les bons-primés parus dans les n^{os} 122 à 128, ainsi que les bons pour une miniature en couleurs parus dans les n^{os} 129 à 132, jusqu'au 31 mai 1917 inclus, date extrême à laquelle les demandes devront être parvenues au PAYS DE FRANCE.

VIENT DE PARAÎTRE

L'ART & LA MANIÈRE DE FABRIQUER
LA MARMITE NORVEGIENNE

et de faire la cuisine sans feu
sans frais ou presque

PAR LOUIS FOREST

EN VENTE AU PAYS DE FRANCE, 2-4-6 BOULEVARD POISSONNIÈRE
Prix : 0' 30 ; envoi franco contre 0' 35

Commandez tout de suite chez votre marchand de journaux cette brochure illustrée où, sous une forme amusante et concise à la fois, M. Louis FOREST donne toutes les indications nécessaires à la construction et à l'emploi de la **Marmite norvégienne**, à laquelle ses articles parus dans le *Matin* ont donné une notoriété soudaine et justifiée.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n^o 134 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru en haut à gauche de la page 8 et représentant « un train de ravitaillement passant par-dessus les tranchées anglaises ». Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

La Guerre en Caricatures



LE CHAPEAU HAUT DE FORME A LA VIE DURE, PAR ALBERT GUILLAUME.

— La guerre l'avait fait disparaître de la tête des hommes... le voici maintenant sur la tête des femmes...



SOUS LA BOTTE, PAR ALBERT GUILLAUME.

— Comment appelles-tu ton âne?... Albert ?
 — Oh ! non, monsieur l'officier, j'aime trop mon roi...
 — J'espère bien que tu ne l'appelles pas Guillaume ?
 — Oh ! non, monsieur l'officier, j'aime trop mon âne !...